

Enfin, le *God save the Queen* nous annonça que tout était fini. Ou plutôt, non, tout n'était pas fini; il restait dans nos âmes les impressions de la journée; il y restait surtout la douce conviction d'avoir payé un faible tribut de reconnaissance à notre dévoué directeur.

Nécrologie.

L'impitoyable mort qui moissonne tout, est venue se choisir une victime parmi les élèves de seconde, du Petit Séminaire de Québec. Doué des qualités propres à un parfait écolier, Joseph Roy avait su s'attirer l'estime de ses professeurs et de ses confrères. Bien que Dieu ne lui eût pas donné de grands talents, il sut cependant, grâce à un travail assidu, vaincre les difficultés qui se présentaient à lui dans sa carrière d'écolier. D'une piété exemplaire, et ayant une dévotion toute particulière envers la Sainte Vierge, il s'était consacré à elle comme Congréganiste en 1876. Mais Dieu qui sonde les reins et les cœurs, trouva cette belle âme mûre pour le ciel et appela à lui son fidèle serviteur, mercredi, le treize novembre, après une maladie qui le minait depuis huit mois et qu'il supportait avec beaucoup de grandeur d'âme. Il était âgé de 19 ans.

Que nos prières et nos larmes l'accompagnent au-delà de la tombe!

R. I. P.

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

X.

« Certes, le combat fut long, intermittent, et la victoire du bien sur le mal, longtemps douteuse et incertaine. Maintenant que tout est fini, je frémis encore quelquefois au souvenir des angoisses que j'endurai alors.

« Il est, mon cher ami, un sentiment qui ne s'éteint jamais complètement: c'est celui de la piété filiale, c'est l'amour inné dans le cœur du fils pour sa mère. Ce sentiment, il peut s'affaiblir sans doute; on peut même quelquefois le chercher dans un cœur pendant un temps plus ou moins long, sans parvenir à le trouver. Puis, le croit-on mort? voilà qu'un mot, une circonstance fortuite ou plutôt providentielle suffit pour le réveiller de son lourd sommeil. Souvent même, au moment que l'on désespère le plus d'un cœur que l'on croyait à jamais fermé et endurci, il jaillit de ce foyer éteint une brillante étincelle d'amour filial, et il est rare que cette étincelle ne finisse pas par allumer un feu purifiant et salutaire.

« Il en fut ainsi de Bijou. C'est l'amour filial qui fit briller à mes yeux le premier rayon d'espérance. Mais il est nécessaire, mon cher ami, que, avant d'aller plus loin, je revienne sur mes pas et que je vous dise quelque chose de sa famille et surtout de sa mère.

« Son père s'était tout d'abord livré au

commerce. C'était un de ces hommes trop nombreux, doués à peine de moyens ordinaires, d'un esprit étroit, au caractère facile, à la volonté molle, susceptibles quelquefois — lorsque leur amour propre se trouve en jeu — de se raidir et de s'entêter. Les hommes de cette sorte peuvent réussir dans une certaine mesure, mais à une condition: c'est que la providence ait placé à leur côté une personne d'un caractère ferme, d'un esprit clairvoyant, pouvant agir avec suite, et surtout, capable d'exercer sur les autres une influence forte et durable. Il faut avouer que ce concours de qualités et de défauts, de force et de faiblesse, d'activité et d'apathie se rencontre rarement.

« La mère de notre pauvre ami était — à certains égards — une femme remarquable. Sa foi était vive et sa piété éclairée. Douée de beaucoup d'intelligence, elle avait été fort bien élevée par nos excellentes Dames de la Congrégation. Se dévouant sans réserve à ses devoirs d'épouse et de mère, elle n'aurait mérité qu'un seul reproche, si on avait eu le courage de le lui faire: c'était d'être trop timide, de manquer de confiance en elle-même et d'avoir trop de condescendance pour les volontés ou les desirs des autres.

« D'abord les affaires marchèrent néanmoins assez bien dans ce petit intérieur. Grâce à l'habileté et à l'activité de la femme, les inconvénients et les fautes du mari ne se firent pas trop sentir. Mais cet état de choses ne pouvait durer longtemps.

« Le père de Bijou était un de ces hommes dont l'activité stérile se dépense inutilement en mouvements sans but, en démarches mal calculées; qui ne savent presque jamais saisir l'occasion favorable, qui se laissent bercer par des chimères, qui ne cessent de rêver améliorations et progrès et qui en définitive, verraient — s'ils étaient plus clairvoyants — que, de jour en jour, les chances de succès s'éloignent d'eux, le cercle de leurs affaires se rétrécit, leur fortune diminue et qu'ils marchent d'un pas lent, mais sûr, à la ruine.

« M. N. passa successivement — quoique sans s'en apercevoir — par ces diverses phases. Vint enfin le jour où, par suite de son incurie et de sa maladresse, par le fait aussi d'une crise commerciale et industrielle qui sévit alors, il fut forcé de renoncer au commerce. Il en prit d'ailleurs assez facilement son parti. C'était un esprit léger, peu impressionnable, sur lequel glissaient — sans presque laisser de traces — les événements heureux et malheureux.

« Il conserva toutefois des relations avec plusieurs hommes d'affaires, qui — en le chargeant de temps à autre de faire en leurs noms quelques achats ou quelques ventes — lui fournirent d'abord une certaine occupation. Quand cette ressource lui eût manqué, il lui resta celle de se plaindre de sa mauvaise chance, de deviser à perte de vue sur ce sujet avec les quelques amis qui lui demouraient fidèles, et enfin de chercher une place. On le voyait sortir dès le matin, parcourir les rues d'un air affairé, s'arrêtant ça et là, dans les

banques, dans les boutiques, parlant d'affaires, faisant un peu de politique, exhalant ses plaintes aux oreilles de qui voulait bien les entendre et demandant une place, dernière ressource — trop souvent — des désemparés et des déclassés.

« Chose singulière, et qui, pourtant, ne saurait étonner que ceux qui ne connaissent pas toute la profondeur de la bêtise humaine; il trouva des hommes pour l'encourager et l'aider à mener cette vie misérable. Ces hommes, ils le recevaient chez eux, ils l'écoutaient avec attention; ils approuvaient ses idées, et plaignaient son infortune. Ils lui rendirent même le mauvais service de lui adresser des éloges et de lui vanter à lui-même sa capacité. Il en résulta pour lui ce grave inconvénient: plus d'une fois on lui offrit des places fort modestes assurément, mais qui, enfin, auraient assuré son existence, mais alors et à chaque fois, ses amis se recrièrent, et ne lui firent voir que du mépris pour de pareilles offres. « Ces places n'étaient pas convenables, disaient-ils; un homme de sa capacité et de son expérience avait le droit d'aspirer à quelque chose de beaucoup mieux. Au reste, il se présenterait sans doute bientôt des chances plus favorables et il devait attendre... Il attendit en effet, trop heureux d'appuyer sur ces mauvais conseils sa coupable négligence. Il attendit jusqu'à ce que — dans un temps d'épidémie — une mort presque subite mit fin à son inutile existence et d'ébarrassa sa famille d'un véritable fardeau.

« C'est là, à coup sûr, le sentiment qu'éprouva, sans en avoir peut-être la conscience la mère de Bijou. Pendant cette dernière période, elle put à peine, — à force de travail, de veilles et d'industrie — pourvoir au strict nécessaire de la famille. Elle avait recours à divers moyens; c'est ainsi qu'elle reçut dans sa maison des pensionnaires, des étudiants, pour la plupart, et ce lui fut — tant qu'elle put les pourvoir convenablement, — une précieuse ressource. Elle se chargeait aussi de ces travaux de femme, qui n'éloignent point du foyer et ne laissent pas d'être assez rémunérateurs. Ce labeur incessant lui aurait paru peu lourd, si elle n'avait pas en encore à supporter les contradictions, à lutter contre les inconvénients et les projets impossibles et sans cesse renouvelés de son mari. C'est que, en vérité, le peu de temps qu'il passait dans l'intérieur de sa maison, il l'aurait employé volontiers à exposer de royaux plans qui ne pouvaient mener à rien, à déranger les choses de leur place, sous prétexte de les mieux disposer et surtout à ordonner des réparations ou des améliorations, qu'il aurait été sans doute incapable de payer. Poussé à bout, cette pauvre femme s'écriait alors quelquefois: « Seigneur, donnez-moi la patience. Et puis, accordez-moi la grâce que cet homme se contente d'être inutile à lui-même et aux autres, et qu'il ne rende pas encore pire cette vie déjà si misérable. » Et ordinairement elle trouvait le moyen de l'éloigner sous divers prétextes et de s'assurer ainsi de quelques heures de tranquillité. (à continuer.)